

LES HEROS DU CHRISTIANISME A TRAVERS LES AGES

PAR DOM MARIE BERNARD, DE L'ORDRE DE CITEAUX

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES HISTORIQUES, PAR P. CHRISTIAN
TOME HUITIÈME - QUATRIÈME PARTIE. - LES MILICES DU VATICAN
NOUVELLE ÉDITION, 1891, CH. CROUZET ET C^{IE}, ÉDITEURS, 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS.

Ce document, qui n'est pas de dom Marie Bernard, mais de P. Christian, est intéressant sous deux aspects :

1° la mort mal connue de Napoléon : «**Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine**», etc.

2° le but final du plan de l'Angleterre : **détruire la religion catholique ; établir le protestantisme en France.**

On sait le rôle que cette nation a joué avant, pendant et après la Révolution française. La confiance du cardinal Fesch est peu connue.

On comprendra les réserves que l'on **doit** faire au jugement *dithyrambique* du chevalier de Beauperron. Nous sommes loin de partager ses jugements sur le rôle *providentiel* de Napoléon et sur l'enlèvement de Pie VII.

Ces huit tomes sur les Héros du Christianisme à travers les âges, bientôt disponibles aux Editions Saint-Rémi, sont absolument passionnants.

(...) Le manuscrit de Dom Marie-Bernard ne s'étend pas au delà du règne pontifical de Pie VI. La mort prématurée du vénérable solitaire nous prive des splendides contemplations dans lesquelles il eût sans doute embrassé l'immense avenir de l'église romaine. C'était là une fin digne de l'œuvre dont nous achevons de publier les dernières lignes, et je ne me sens ni la force ni l'autorité nécessaires pour continuer dignement l'exposition d'un si vaste sujet.

Si toutefois il m'était permis d'ajouter une page à l'épopée des *Héros du Christianisme*, j'essayerai de retracer la dernière heure si éminemment religieuse de l'empereur Napoléon.

Pour cet homme immense qui a tenu l'Europe dans sa main, le rocher de Sainte-Hélène est un plus haut piédestal devant la postérité que les trophées de cent victoires. Si la mémoire de ce guerrier couronné, qui **rouvrit les églises et renoua les liens de l'unité catholique**, n'est pas exempte de quelques fautes, ces fautes peuvent être comparées à ces coups *d'estoc* et de *taille* que donne au hasard, et sans considérer où ni comment il frappe, un homme serré de près dans une mêlée incessante et acharnée contre lui. On a tout dit sur le grand capitaine et sur le génie politique ; et tout peut se résumer dans cette splendide appréciation que traçait il y a douze ans le chevalier de Beauperron :

«Napoléon eut la mission de protéger et d'accomplir la réalisation des desseins du Ciel sur le monde. Ce fut la Providence qui attira sur lui tous les regards, et qui lui aplanit le chemin d'une élévation inouïe. En donnant à un seul homme un empire aussi singulier sur toute une génération follement éprise d'elle-même et de la fureur maniaque d'une souveraineté collective et individuelle, la Providence se joua des projets humains. Dieu lui-même se plut à démontrer l'incontestable supériorité du gouvernement d'un seul, dans ces bouleversements, parmi ces cataclysmes où périssent les nations. En effet, tous les besoins, tous les désirs, tout ce qui est légitime, toutes les classes, un grand peuple, enfin, se personnifient dans un seul homme ; tout revient à la vie comme par enchantement. Ce grand peuple tout à l'heure divisé, déchiré, annihilé par ses vices et ses passions, qui avait usurpé le pouvoir et qui s'en servait dans l'intérêt d'une tyrannie cruelle ; ce peuple présente maintenant le spectacle de l'union, de la force et d'une puissance invincible. Qui jamais exerça plus d'influence avec plus d'autorité sur une nation, que Bonaparte général, consul, empereur, sur les Français ? Toujours agissant, il triompha de la redoutable épreuve de l'opinion publique, triomphe insigne dans ces temps de malignité où les réputations se flétrissaient si vite, où l'échafaud était si voisin de la plus haute fonction politique. Ce fut là ce qui le couronna plus encore que ses exploits guerriers.

«Il apparut parmi des ruines et parmi des crimes de toutes sortes ; il arracha la France à ceux-ci ; il rendit aux émigrés la liberté si douce du sol, et à tous les Français le bonheur des croyances natales. Un décret infâme, qui faisait horreur à Robespierre lui-même, avait proclamé l'anéantissement du Christianisme ; et du même coup on proscrivait, on déportait nos prêtres. Quel est le héros qui rapporta ce décret ? C'est Bonaparte. Là ne se borne point son équité ; à peine affermi au pouvoir, sans autre conseil que lui-même, n'obéissant ici, dans l'affaire de Dieu comme à la guerre, qu'à son inspiration, tout seul, d'une main ferme, armé d'une volonté magique, il rouvre et répare les églises, il rappelle les prêtres, et, d'un clin d'œil, il relève et ressuscite miraculeusement la religion. Et l'histoire n'a jusqu'ici raconté qu'à voix basse un tel prodige, une

si éclatante alliance d'un guerrier avec Dieu ! Ce soldat parvenu fait ce qu'un descendant de saint Louis, remonté à la même époque sur le trône de ses pères, n'eût peut-être osé faire qu'à peine, comme un coup d'Etat trop hardi ; et personne ne lui en tient compte ! Les noms des auteurs du décret déicide demeurent stigmatisés et sous le coup de l'anathème public, comme les types de la folie, de la débauche et du crime, comme des personnifications de l'enfer ; et l'on n'a point d'éloges pour le réparateur du sanctuaire !... Que dis-je ? le bienfait ne suffit plus à la reconnaissance, on suspecte l'intention : «Croyez-vous, dit-on, que ce fut Dieu qui l'inspirait ? Voyez sa conduite envers Pie VII, enlevé de Rome à main armée, et prisonnier à Fontainebleau !»

«Or, je réponds : Il est certain que l'entourage de l'empereur a agi plus que lui-même dans cet événement déplorable, puisque Napoléon affirme à plusieurs reprises, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, que non seulement ses ordres ont été constamment outrepassés, mais encore que l'enlèvement sacrilège de Pie VII n'a jamais pu émaner de sa volonté. L'autographe avec lequel agit le général Miollis, exécuter de cet enlèvement, existe à Paris, dans une collection de madame la marquise de LaMaisonfort, qui le tient de Miollis lui-même. Il est signé Murat, et ne contient que quelques lignes tracées avec une grande indécision qu'atteste une multitude de ratures qui permettent à peine de lire l'ordre véritable».

Laissant à part la question d'un autographe plus ou moins authentique, le comte de Montholon s'exprimait ainsi dans une lettre adressée à M. de Beauterne : «La bataille d'Essling avait un moment rendu l'espérance aux ennemis de l'empereur. En Italie, l'exaspération populaire se manifesta avec violence. Le cri : Mort aux Français ! retentissait de tous côtés. Le général Miollis avait à peine quelques mille baïonnettes, disséminées sur une étendue de plus de soixante lieues. Il gardait Rome avec moins de quinze cents hommes. Sa position. était, bien, critique ; *il ne vit de salut que dans la désobéissance à ses instructions, et ne recula pas devant l'effroyable responsabilité de violer la sainteté du vicaire de Jésus-Christ*. Il enleva le pape au milieu de la nuit, et le fit conduire à Florence. La foudre n'a point d'effet plus subit ; la stupeur la plus profonde remplaça, sur les places publiques et dans les montagnes, l'effervescence si menaçante de la veille. Mais rien n'égala le mécontentement de l'empereur. Si sa pensée profonde comprit instantanément tous les embarras qui naîtraient pour lui de l'enlèvement du pape, *ses convictions religieuses ne furent pas moins froissées*, et son premier mouvement fut d'ordonner de ramener sur l'heure le pape à Rome. Mais il rêva tout à coup de transporter la chaire de saint Pierre des bords du Tibre à ceux de la Seine. Paris serait la capitale d'un grand empire, et la résidence du souverain pontife de cent millions de catholiques. La puissance spirituelle des papes s'accroîtrait naturellement de l'appui de la toute puissance temporelle de l'empereur des Français : les beaux jours de l'Église renaîtraient. Le déplacement du pape semblait un fait acquis à la fortune de l'empire. Napoléon l'accepta : *il eut tort*, mais du moins est-il certain qu'il ne fut jamais dans sa volonté de porter atteinte à la sainteté du chef de l'Église. La lettre qu'il écrivit en cette occasion à l'évêque de Nantes en serait une preuve au besoin : «Monsieur l'évêque, soyez sans inquiétude ; la politique de mes Etats est intimement liée avec le maintien et la puissance du pape. Il faut qu'il soit plus puissant que jamais. Il n'aura jamais autant de pouvoir que ma politique me porte à lui en donner». L'enlèvement du pape ne fut donc point un acte de la volonté de l'empereur ; c'est un de ces funestes accidents qui trop souvent adviennent en politique, comme dans le cours de la vie. Tout ce que l'Église catholique a retrouvé de puissance depuis quarante ans, elle le doit à Napoléon».

L'écho de la parole impériale a retenti de Sainte-Hélène jusqu'au fond de l'Europe, pour protester directement contre les pamphlets du temps, et voici ce qu'il disait à l'Histoire, à travers les douloureux entretiens de l'auguste exilé : «Pie VII est un véritable homme de bien, que j'aime beaucoup, et qui, de son côté, me le rend un peu. Vous ne le verrez pas trop se plaindre de moi, ni porter surtout une accusation directe et personnelle. Le jour où je fus sacré, il m'avait dispensé de la communion publique : «Napoléon n'y est peut-être pas disposé, disait-il ; un temps viendra sans doute où la foi le lui conseillera ; en attendant, ne chargeons pas sa conscience ni la nôtre». Dans sa charité chrétienne, il n'a jamais désespéré de me tenir pénitent à son tribunal ; il en a laissé souvent échapper l'espérance et la pensée. Nous en causions quelquefois de bonne amitié : «Vous y viendrez tôt ou tard, me disait-il avec une charmante douceur ; je vous y tiendrai ou d'autres, si ce n'est pas moi, et vous verrez alors quel contentement, quelle satisfaction pour vous-même». Une autre fois, Napoléon disait au docteur O'Méara, l'un de ses médecins, en parlant du pape : «Quand Pie VII était en France, je lui assignai un magnifique palais à Fontainebleau ; cent mille couronnes par mois pour ses dépenses ; on lui tenait prêtes quinze voitures pour lui et les cardinaux, quoiqu'il ne sortît jamais. Le pape était grandement fatigué des libelles dans lesquels on prétendait que je l'avais maltraité : il les contredit encore publiquement».

Les documents officiels d'Hudson-Lowe, gouverneur de Sainte-Hélène, constatent que deux prêtres furent admis dans la maison impériale par la volonté de l'empereur et avec l'assentiment du gouvernement anglais. Le général Bertrand avait été chargé d'écrire la demande. Les abbés Buonavita et Vignali arrivèrent à Sainte-Hélène dans le courant du mois de mai 1819, avec le docteur Antommarchi. Le service de la chapelle fut aussitôt organisé de concert avec le général Montholon. L'empereur voulut assister à la messe le

lendemain même. «Quoi, Messieurs, disait-il, être privés depuis si longtemps d'un tel bonheur, et ne pas être empressés d'en jouir aussitôt que nous le pouvons ! Désormais, nous aurons la messe tous les dimanches, et les jours de fêtes fixés par le Concordat. Nous n'avons pas de chapelle ; et bien, ces jours-là, on dressera un autel mobile dans la salle à manger. Vous êtes âgé, souffrant, monsieur l'abbé Buonavita ; je choisis l'heure qui vous sera le plus commode : vous célébrerez de neuf à dix heures».

Et qu'on ne croie pas que cette cérémonie religieuse fût un reste de l'étiquette de sa cour. «Ici, disait-il encore, ici, je vis pour moi. Je veux un prêtre, je veux la messe et professer ce que je crois ; j'irai à la messe ; je ne force personne de m'y accompagner, mais ceux qui m'aiment m'y suivront». Il voulait que l'on observât l'abstinence du vendredi à Sainte- Hélène. Un jour que son cuisinier y avait manqué : «Allons, Cipriani, lui dit-il, sommes-nous donc des parpaillots ? Pourquoi nous fais-tu vivre comme eux ? Ce n'est pas le poisson qui manque ici : fais-nous du maigre, c'est aujourd'hui vendredi. Quel souvenir contenu dans ce seul mot de vendredi !».

Peu de temps avant sa mort il en eut le pressentiment. Toutes les puissances de son cœur se réunirent alors pour la dernière fois, dans la plus sublime des imprécations que l'histoire ait recueillie à travers les âges. Le testament du héros devait précéder celui du chrétien. Napoléon fit appeler un Anglais, le docteur Arnott, qui le visitait de temps en temps. Après un long recueillement, il résuma d'une voix grave cet impérissable appel aux siècles à venir : «Je sens que je touche à ma fin. Le coup est porté, je vais rendre mon cadavre à la terre. Approchez, général Bertrand ; traduisez à Monsieur ce que vous allez entendre : c'est une suite d'outrages dignes de la main qui me les prodigue. Rendez tout, n'omettez pas un mot.

«J'étais venu m'asseoir au foyer du peuple britannique ; je demandais une loyale hospitalité, et, contre tout ce qu'il y a de droits sur la terre, on me répondit par des fers. J'eusse reçu un autre accueil des autres souverains de l'Europe ; mais il était réservé à l'Angleterre de surprendre, d'entraîner les rois, et de donner au monde le spectacle inouï de quatre grandes puissances s'acharnant sur un seul homme.

«C'est votre ministère qui a choisi cet affreux rocher, où se consume en moins de trois années la vie des Européens, pour y achever la mienne par un assassinat.

«Or, comment m'avez-vous traité depuis que je suis sur cet écueil ?

«Il n'y a pas une indignité, pas une horreur, dont vous ne vous soyez fait une joie de m'abreuver.

«Les plus simples communications de famille, celles mêmes qu'on n'a jamais interdites, vous me les avez refusées. Vous n'avez laissé arriver jusqu'à moi aucune nouvelle, aucun papier. Ma femme, mon fils même, n'ont plus vécu pour moi. Vous m'avez tenu six ans dans les horreurs du secret.

«Sur cette île inhospitalière, vous m'avez donné pour demeure l'endroit le moins fait pour être habité, celui où le climat meurtrier du tropique se fait le plus sentir. Il m'a fallu me renfermer entre quatre cloisons dans un air malsain, moi qui parcourais à cheval toute l'Europe. Vous m'avez assassiné longuement, en détail, avec préméditation, et l'infâme Hudson-Lowe a été l'exécuteur des hautes œuvres de vos ministres !»

L'empereur s'arrêta un moment sous le poids des douloureuses contemplations qui l'absorbaient. Le trop plein de son cœur déborda enfin dans ce cri d'indignation suprême au fond de laquelle flamboyait une prophétie : «Vous finirez comme la superbe République de Venise ?... Et moi, mourant sur cet affreux rocher, je lègue l'opprobre de ma mort à la maison régnante d'Angleterre !»

A dater de ce moment, le héros, dont la vie tenait encore l'Europe en alarmes, ne songea plus qu'à Dieu.

Ce fut le 3 avril 1821, que les serviteurs de son infortune perdirent tout espoir de le sauver. Il avait ordonné qu'on lui fit connaître le jugement de la médecine ; il l'entendit avec le calme d'un esprit qui a déjà consommé son sacrifice. Sa main défaillante chercha une plume pour tracer le monument de ses dernières pensées, et il écrivit : «**Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine**».

L'abbé Buonavita n'avait pu supporter le climat de Sainte-Hélène ; il avait fallu le renvoyer pour que l'empereur n'eût point à ajouter à toutes ses douleurs celle de voir mourir à ses côtés ce vieux prêtre. Il ne restait à Longwood que l'abbé Vignali ; et voici ce que disait Napoléon :

«La confession est d'institution divine ; elle est nécessaire. En se faisant connaître à autrui, nous apprenons à nous connaître ; c'est un supplément, et un auxiliaire admirable de la conscience. La confession est un émétique trop nécessaire à la pauvre humanité, pour ne pas être l'institution médicinale du Dieu réparateur de l'âme. Par la confession, on s'affermirait dans le bien ; on connaît à fond le mal, on s'en sépare, on s'unit à Dieu, cela est incontestable. Mais la confession est une affaire de confiance, et la confiance est une chose délicate qui ne se commande pas. Aussi, c'est notre droit à tous de choisir, de pouvoir choisir un confesseur ; et moi, le puis-je ?... Qui choisir ?... L'abbé Vignali, un jeune homme qui est là toute la journée sous mes yeux, aussi familier avec moi que l'un de vous. Il a de la foi, c'est tout ; mais ce n'est pas là ce qu'il me faut. Il a de l'instruction, mais il n'a ni assez de lumières, ni assez d'expérience pour moi».

Dieu cependant voulait montrer au monde le pouvoir de la religion, en prosternant devant le caractère sacré de *ce jeune prêtre, qui était là toute la journée*, la Puissance et la Gloire couronnées d'épines par le Malheur. L'empereur se décida tout à coup. Le 20 avril, l'autel se trouva dressé. A l'issue de la messe, Napo-

l'éon se confessa, puis il ordonna que les prières des quarante heures fussent offertes chaque jour, jusqu'à sa mort, devant le Saint-Sacrement.

O triomphe de la foi ! l'abbé Vignali ne paraissait plus trop jeune aux regards de l'illustre pénitent. Chaque jour ils s'enfermaient tous deux pour converser de la vie future. Ces longues et secrètes entrevues sont attestées par le comte de Montholon, par le médecin Antommarchi et par Marchant, le valet de chambre de l'empereur : «Que se passait-il alors ? se demande le chevalier de Beauterne, nous pouvons le pressentir. Napoléon repassait sa carrière pour en ôter l'ivraie ; il nettoyait son aire avec le van de l'Évangile. Qui pourrait dire quelles furent les pensées avec lesquelles il traita l'affaire de son éternité, lui qui avait des pensées si vastes sur les affaires du temps ? Où s'arrêta cet aigle dans l'ascension de son vol royal, dans quelles sublimités, dans quels cieux ?»

«Le 29 avril, raconte le général Montholon, j'avais déjà passé trente-neuf heures au chevet du lit de l'empereur, sans qu'il eût voulu permettre, même à mon vénérable compagnon de chaîne le général Bertrand, de me remplacer dans ce pieux et filial service, lorsque, dans la nuit du 29 au 30, il affecta d'être effrayé de ma fatigue, et m'engagea de faire venir à ma place l'abbé Vignali. L'insistance que mit Napoléon me prouva qu'il parlait sous l'empire d'une préoccupation étrangère à la pensée qu'il m'exprimait. Il me permettait de lui parler comme à mon père ; j'osai lui dire ce que je comprenais de son insistance. Il me répondit sans hésiter : «Oui, c'est *le prêtre* que je demande ; veillez à ce qu'on me laisse seul avec lui, et ne dites rien». J'obéis, et lui amenai immédiatement l'abbé Vignali, que je prévins du saint ministère qu'il allait remplir».

Napoléon reçut, cette nuit, l'Eucharistie. Quand M. de Montholon reparut le matin, sur les quatre heures, dans la chambre du malade, il recueillit ces paroles si touchantes : «Général, je suis heureux ; j'ai rempli tous mes devoirs, je vous souhaite à votre mort le même bonheur. Je voulais faire un mystère de tout ceci, mais cela ne convient pas : je dois, je veux rendre gloire à Dieu. Je doute qu'il Lui plaise de me rendre la santé. N'importe, donnez vos ordres, général ; faites dresser un autel dans la chambre voisine ; qu'on y expose le Saint-Sacrement, et qu'on dise les prières des quarante heures».

Comme le général s'apprêtait à sortir, Napoléon l'arrêta : «Non, dit-il, vous avez assez d'ennemis, comme noble et gentilhomme. On vous imputerait d'avoir tout fait d'après votre tête, quand je n'avais plus la mienne. Demeurez, je veux donner les ordres moi-même».

Le 3 mai, après avoir dit adieu à ses généraux, l'avant-veille du jour suprême, il prononça cette parole : «J'ai fait plus d'ingrats qu'Auguste ; que ne suis-je en état de prouver que je leur pardonne ! Je meurs en paix avec le genre humain».

Le même jour, deux heures après midi, il reçut le saint viatique.

Le 5 mai, le buste de son fils, qu'il avait fait placer en face de lui, eut son dernier regard. Puis il joignit les mains, et sa dernière parole fut : «Mon Dieu !»

Son visage resta comme celui d'un homme endormi, calme comme son âme. Un crucifix reposait sur sa poitrine.

Une anecdote presque ignorée terminera ce portrait de Napoléon chrétien.

En 1838, un écrivain catholique, Olivier-Fulgence, se trouvait admis à Rome, dans la retraite où le cardinal Fesch accordait de rares audiences à quelques esprits distingués qui ne craignaient pas de se compromettre, à cette époque, en faisant leur cour à des grandeurs proscrites.

L'entretien fut grave et triste comme les souvenirs qu'il rappelait. Or, voici ce que raconta le cardinal Fesch, **précieuse révélation pour l'histoire**, et qu'Olivier-Fulgence se hâta d'écrire, le même soir, dans une lettre confidentielle :

«On n'a jamais su, disait le cardinal, pourquoi Napoléon soutenait une lutte si acharnée contre les Anglais. Vous pouvez en croire **un homme qui n'a jamais quitté les conseils de l'empereur**, il aurait eu la paix des Anglais sans peine, sans grandes concessions politiques, s'il eût été moins catholique : car **ce n'était pas lui qui faisait obstacle, c'était sa foi**. On lui en voulait à lui, homme nouveau sur le trône, et sans antécédents comme en avait la race déchue, de manquer la seule occasion qui se fût présentée en France depuis Henri IV, de **détruire la religion catholique**. Oui, je vous l'affirme, les Anglais lui faisaient une paix magnifique, s'il eût consenti d'**établir le protestantisme en France**. Cela vous étonne ! Écoutez : - Voici un fait qui vaut toutes les sortes de preuves.

«Un jour, le télégraphe annonce qu'un émissaire de Pitt vient de descendre à Boulogne, et qu'il sollicite l'autorisation de se rendre à Paris pour transmettre au gouvernement des communications fort importantes. C'était un certain Marseria, Corse de nation, qui avait fait ses études pour entrer dans la prêtrise ; puis il avait reculé avant son ordination, et il avait passé au service de l'Angleterre. Il était alors capitaine.

«On m'en apporte la nouvelle, et j'entre immédiatement chez l'empereur. Je le trouvai au bain, car à cette époque il passait les nuits au travail, et le jour, pour se reposer, il se mettait au bain et continuait de dicter. Je lui rendis compte de la dépêche et de la demande de cet homme : son premier mot fut un refus.

«Qu'ai-je à parler avec Pitt ?» me dit-il. «Si je reçois un envoyé de Pitt, les Français vont clabauder que je traite avec lui. Qu'on fasse repartir cet homme.

«Et pourquoi ? lui répliquai-je. Non, recevez-le ; Marseria est un galant homme. Au moins faut-il savoir ce qu'il est chargé de vous dire».

«Il fit encore quelques objections. Mais, à la fin, comme je le pressais fort, il me dit : «Soit donc ! Recevez-le, vous, mon oncle ; mais que je n'en entende plus parler».

«J'écrivis en conséquence. Marseria ne se le fit pas répéter, prit la poste, et le surlendemain, au matin, il était chez moi. Il entra d'un air fort dégagé.

«Eh ! que venez-vous faire ici ? lui demandai-je. Savez-vous, Marseria, ajoutai-je en riant, que vous êtes bien hardi de venir vous jeter ainsi en France, vous Français au service de l'Angleterre, et que l'on serait en droit de vous y arrêter ?

«Oh ! oh ! répondit-il, je n'ai point peur de cela ; je suis chargé d'une mission toute spéciale de la part de Pitt, et j'ai des choses fort importantes à dire à Napoléon. Mais, je vous le déclare tout de suite, pour ménager le temps, je ne puis m'expliquer que devant lui, et s'il ne veut pas m'entendre lui-même, je remporte ma mission et mes paroles».

«Sur-le-champ je fus communiquer ce préambule à l'empereur, et il consentit enfin à recevoir Marseria. J'étais présent.

«Celui-ci commença par prendre caractère. Vous savez, dit-il à l'empereur, que je ne suis qu'un pauvre officier, peu riche de moi, partant peu garni d'argent d'ordinaire, et cependant, aujourd'hui, me voilà fourni comme un banquier.

«En effet, il tira de son gousset nombre de billets de banque : Cela me suffit, ce semble, continua-t-il, pour établir que je ne viens pas ici à mes frais ; mais j'ai mieux encore pour vous certifier ma mission, car je suis porteur de lettres de M. Pitt...

«Mon cher Marseria, interrompit l'empereur, gardez vos lettres. Je n'ai rien de particulier à démêler avec M. Pitt : je vous reçois avec plaisir comme compatriote, comme ancienne connaissance, mais non à titre d'envoyé.

«Marseria reprit : Vous vous faites une idée exagérée, injuste, des prétentions de l'Angleterre à votre égard ; l'Angleterre n'a rien contre vous personnellement. Elle ne tient pas à la guerre, qui la fatigue et lui coûte ses richesses. Elle en achètera même volontiers la fin, au prix de maintes concessions que sans doute vous n'espérez pas ; mais pour vous donner la paix, elle vous impose une seule condition : c'est que vous l'aidiez à l'établir chez elle.

«Moi ? répliqua l'empereur. Eh ! qu'ai-je à faire en Angleterre ? ce n'est pas mon rôle, je suppose, d'y mettre la concorde. D'ailleurs, je ne vois pas comment j'y serais propre...

«Plus propre que vous ne pensez, continua Marseria en pesant ses paroles. L'Angleterre est déchirée de discordes intestines, ses institutions se minent peu à peu, une sourde lutte la menace, et jamais elle n'aura de tranquillité durable tant qu'elle sera **divisée entre deux cultes. Il faut que l'un des deux périsse ; il faut que ce soit le Catholicisme ; et pour aider à le vaincre, il n'y a que vous. Établissez le protestantisme en France, à ce prix, vous aurez une paix telle assurément que vous la pouvez souhaiter.**

«Marseria, répliqua l'empereur, rappelez-vous ce que je vais vous dire, et que ce soit votre réponse : **Je suis catholique, et je maintiendrai le Catholicisme en France, parce que c'est la vraie religion, parce que c'est la religion de l'Église, parce que c'est la religion de la France, parce que c'est celle de mon père, parce que c'est la mienne, enfin ; et, loin de rien faire pour l'abattre ailleurs, je ferai tout pour la raffermir ici.**

«Mais remarquez donc, reprit vivement Marseria, qu'en agissant ainsi, en restant dans cette ligne, vous vous donnez des chaînes invincibles, vous vous créez mille entraves. Tant que vous reconnaîtrez Rome, Rome vous dominera ; les prêtres domineront au-dessus de vous ; leur action pénétrera jusque dans votre volonté ; avec eux, vous n'aurez jamais raison à votre guise ; le cercle de votre autorité ne s'étendra jamais jusqu'à sa limite absolue, et subira, au contraire, de continuel empiétements.

«Marseria, répondit l'empereur, il y a ici deux autorités en présence : pour les choses du temps, j'ai mon épée, et elle suffit à mon pouvoir ; pour les choses du ciel, il y a Rome, et Rome en décidera sans me consulter ; elle aura raison ! c'est son droit.

«Mais, reprit de nouveau l'infatigable Marseria, vous ne serez jamais complètement souverain, même *temporellement*, tant que vous ne serez pas chef d'Église, et c'est là ce que je vous propose : c'est de créer une réforme en France, c'est-à-dire **une religion à vous.**

«Créer une religion ! s'écria l'empereur. **Pour créer une religion, il faut monter sur le Calvaire, et le Calvaire n'est pas dans mes desseins.** Si une telle fin convient à Pitt, ajouta-t-il en souriant, qu'il la cherche lui-même ; mais, pour moi, je n'en ai pas le goût».

«Ce malheureux Marseria, continua le cardinal Fesch, ne voulait pas s'en aller. Tous les matins il était chez moi, et c'était tous les jours de nouvelles raisons, des arguments sans fin. Nous eûmes toute sorte de peines à nous en débarrasser ; il fallut, pour nous en défaire, lui intimer l'ordre officiel de partir. La veille encore de son départ ; il me tourmentait de ses politesses : «Demandez-moi ce que vous voulez ; chargez-moi de vos commissions». - «Mes commissions, mon cher Marseria, c'est que vous m'envoyiez trois pièces de

flanelle d'Angleterre (car, interrompit le cardinal, nous ne pouvions pas en avoir alors, les relations de commerce étant suspendues). Il me les envoya, et je les lui ai payées. Je ne l'ai pas revu.

«Voilà comment l'empereur Napoléon était catholique, comment il défendait sa religion, et la moitié de son règne s'est passé en luttes semblables ; car ce n'est pas seulement par l'Angleterre que cette question a été posée. Trois ou quatre fois elle s'est représentée d'autre part, et il a fallu opposer le même refus.

«Tout le monde se rappelle que, lorsque l'on conclut la paix de Tilsitt, il y eut une conférence à moitié du fleuve du Niémen, je crois, poursuivit le cardinal Fesch, entre Napoléon et l'empereur de Russie. Tout ne tenait en ce moment qu'à un signe de tête de Napoléon.

«Alexandre lui fit compliments sur compliments : Vous êtes un grand homme ; vous êtes un héros sans égal, un homme providentiel pour cette époque de révolution, et il dépend de vous de rassurer tous les rois sur leur trône ; mais pour cela, il faut que vous-même soyez assis sur le vôtre avec toute la puissance nécessaire ; et c'est où vous n'arriverez pas, si vous n'êtes ce que je suis moi-même, **le chef religieux de votre État...**» Voilà ce que disait Alexandre de Russie. - «Croyez-moi, reprit-il avec un air d'épanchement et de confiance, adoptez le rite grec ; établissez-le en France, et vous pouvez faire fond sur moi, comme sur l'allié le plus fidèle».

«Alexandre eut la même réponse que Marseria.

«Et durant les huit jours que Napoléon passa avec le roi de Prusse, ce fut encore là le perpétuel sujet des discours et le plus ardent conseil de celui-ci : **se faire tout à la fois chef politique et religieux de la France, aux dépens du Catholicisme.**

«Peu de temps après, il s'agissait de faire épouser à Napoléon la sœur d'Alexandre. Nous eûmes trois assemblées des grands dignitaires de France pour ce mariage ; et l'empereur de Russie, qui paraissait tenir beaucoup à notre alliance, proposa les conditions les plus favorables. Lorsque l'ambassadeur donna lecture du projet de contrat, devant l'assemblée, Napoléon ne fit aucune objection sur le fond des choses ; mais il répéta plusieurs fois : «Soit ! mais catholique».

«L'ambassadeur d'Alexandre se mit à sourire, et murmura quelques mots qui voulaient dire : «Votre Majesté est beaucoup trop éclairée pour attacher autrement d'importance à une question aussi secondaire. Assurément, Votre Majesté est bien au-dessus de toutes les questions de secte et d'Église».

«Napoléon répéta de nouveau et avec autorité : «Soit mais catholique».

«Voyant cette insistance, l'ambassadeur crut ou fit semblant de croire qu'il ne s'agissait, pour l'empereur des Français, que d'une convenance politique, d'une opinion nationale à ménager, et il fit observer que son souverain ne réclamait pour sa sœur aucune démonstration publique. Il demandait seulement pour elle le bénéfice de la même tolérance individuelle dont jouissaient en France les juifs, les protestants, les philosophes et les grecs eux-mêmes dans leur particulier ; toute sa prétention se bornait donc à l'admission d'un *pope* au service d'une chapelle selon le rite grec, dans le palais des Tuileries.

«Point de *pope* ! point de chapelle selon le rite grec aux Tuileries !» Ce fut là constamment la réponse de Napoléon ; ce fut la difficulté et l'unique cause qui rompit tout l'arrangement».

Les faits que je viens de retracer d'après le témoignage du cardinal Fesch, recueilli par M. Olivier-Fulgence, expliquent la mort si héroïquement chrétienne de l'empereur Napoléon.

Il y a peu de temps que la Providence confiait à une nouvelle armée napoléonienne la mission de délivrer Rome opprimée par une révolution sacrilège. Nos drapeaux victorieux flottent autour de la Croix dans la capitale du monde catholique, avec l'éclat dont ils brillèrent, au onzième siècle, sur Jérusalem, délivrée aussi par des épées françaises.

Pie IX, éprouvé comme tous les grands Élus, n'a plus, espérons-le, qu'à bénir l'univers pacifié.

***Document réalisé
par les Amis du Christ Roi de France.***

***Nous soumettons
tous nos documents
aux lois du copyright chrétien :
nos documents peuvent être
librement reproduits et distribués,
avec mention de leur provenance.***

A.C.R.F.

www.a-c-r-f.com

info@a-c-r-f.com